

Ma rue à moi

laurent quenneville



Laurent Quenneville

Ma rue à moi

© Laurent Quenneville, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-6279-4

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour mon Tom et ma Julie

Pour le petit Gilbert

Pour ma petite mère

"J'ai accompli de délicieux voyages embarqué sur un mot".

Honoré de Balzac

À l'horizontale des mots se dresse la pensée.

Le moindre traumatisme dans l'enfance creuse un sillon que la vie ne pourra
jamais combler. Les cellules ont une mémoire.

PROLOGUE

Le couloir était long et froid. Des lits aux armatures métalliques recouvertes en partie par une peinture blanche écaillée donnaient l'impression de pénétrer dans un hôpital désaffecté.

— Quoiqu'il advienne, ta naissance t'emportera jusqu'à ta mort, me disait mon copain Robert. On ne peut lutter contre le désespoir filial.

Je commençais à croire qu'il avait raison. Tout sentait l'abandon dans cet endroit. Ce vide si palpable, si plein...

Lorsque je vis la directrice pénétrer dans le hall, elle se dirigea vers moi, mais sans le faire réellement. Comme si elle n'avait pas en elle une profonde motivation et qu'au dernier moment elle pouvait bifurquer, faire marche arrière. Mais elle se planta devant moi, juchée sur des talons qui lui conféraient une hauteur incroyable. J'avais l'impression qu'elle mesurait trois ou quatre mètres. En réalité je ne sais plus si c'était elle ou bien son ombre qui était si grande... Je me sentais si petit en cet instant. Tellement petit... Sans doute était-ce le fait de me sentir seul qui me faisait croire que j'étais si petit...

Elle nous indiqua nos lits respectifs. Le mien était situé sous une vieille fenêtre en bois, pourrie en plusieurs endroits. Mais pour le moment il fallait dormir. Je m'allongeai sous les draps secs et rêches mais peu m'importait, j'avais une couche. C'est précieux, une couche...

Je marchais sur les pages de mon livre comme dans une forêt, les yeux sur les mots, évitant les mauvais, admirant les beaux. En remontant une longue, très longue phrase je tombai sur un tapis de doux adjectifs, je m'y prélassai un bon moment, respirai à plein poumons, caressai quelques belles majuscules quand je vis passer un convoi d'autres phrases encore plus savoureuses. Je courus aussi vite que je pus pour le rattraper, ce que je réussis malgré les embûches de

certaines adverbess et autres interjections. Je m'accrochai in extremis à la queue d'un Q pour me hisser sur le convoi...

— Tu délirss ! lâcha Robert à l'enfant roux.

— Non. Tu voulais que je te raconte une histoire, eh bien, voilà la chose faite. Maintenant, laisse-moi dormir veux-tu, j'ai de la route demain.

— De la route ?

— Oui. Je me taille d'ici.

— Tu es fou ! Dans l'état dans lequel tu es ce n'est pas raisonnable. Il fait froid dehors. Et puis, ici tout le monde va s'inquiéter quand ils feront l'appel.

— Personne ne remarquera mon absence, vu que personne ne remarque ma présence.

— Tu penses que l'on ne te remarque pas ?

— Oui.

— C'est faux Lucien. Tu sais très bien que c'est parce que nous sommes nombreux.

— Eh bien, un de moins soulagera la directrice. Tu pourras lui dire de ma part.

— Que t'a-t-elle fait pour que tu lui en veuilles à ce point ? Le sais-tu, au moins ?

— Oui... Non, enfin, je sais qu'elle ne m'aime pas mais qu'elle ne veut pas que je parte d'ici. Je ne peux pas rester dans un endroit qui me retient. À quoi bon ? J'aime les endroits qui ne nous retiennent pas. Tu comprends ? Ceux-là, je n'ai pas envie de les quitter parce que leurs bras respectent mon espace. Ceux de la directrice sont tentaculaires et cherchent à m'étouffer... Quand on n'appartient à personne, tout le monde pense qu'on lui appartient.

— Ils veulent te protéger.

— Je ne suis pas d'accord avec toi.

— Tu ne l'es pas avec toi-même, comment veux-tu l'être avec les autres ?

Lucien reçut cette phrase en pleine figure, comme si elle l'avait giflé. Une véritable gifle, sèche et claquante comme un fouet. D'instinct, ses mains se posèrent sur ses joues comme pour constater l'impact.

— Tu sais, Lucien, quoiqu'il advienne ta naissance t'emportera jusqu'à ta mort. On ne peut lutter contre le désespoir filial.

Une pâle lueur, écho de la lumière d'un lampadaire extérieur, se réfléchissait dans la pièce, recouvrant d'un léger halo le sommeil de Lucien, qui pourtant ne dormait pas...

Je suis dans une nuit sans lendemain. J'ai beau me dire qu'il faut me réveiller, aller voir si dehors tout est à sa place, rien n'y fait, elle prend ses aises et m'enveloppe de mauvaises pensées. Je ne sais plus comment faire pour les repousser. Comme les vagues au bord de la mer, elles arrivent de tous côtés. Dès que l'une prend le large, une autre arrive. Je n'arriverai jamais à chasser un flux et reflux qui existe depuis des millénaires.

Cela fait précisément quatre jours que ces mauvaises pensées sont là et que je n'arrive plus à sortir de ma chambre. C'est petit et c'est grand, une chambre, quand on ne sait plus où aller dedans. Je suis comme une mouche décrivant inlassablement la même figure géométrique. J'aimerais que ces murs blancs, si blancs, trop blancs, ploient devant chacune de mes intentions, mais ils résistent avec une force incroyable. Comme si toutes les issues étaient fermées.

Pourquoi m'est-il impossible de faire le moindre pas dans ma tête ? Même mon vieux livre préféré me tombe des mains. Les pieds scellés dans mes neurones, aucune résonance ne m'est possible. Suis-je condamné à demeurer en moi pour le restant de mes jours ? N'existe-t-il pas une échappatoire ? Même infime, un espoir, un véritable espoir, autre que ces fils reliés les uns aux autres ?

Lucien poussa un si profond soupir qu'il crut que tout l'air qu'il avait dans les poumons l'avait abandonné. Sa tête lui tourna en même temps qu'il sentit son sang cogner contre ses tempes. Garder les yeux ouverts lui semblait impossible.

À quoi bon, quand ils se posent invariablement vers ces mêmes murs blancs, si blancs qu'ils me donnent des frissons jusqu'au bout des pieds. Comme j'aimerais avoir la force de l'arracher, ce ramassis de fils blancs... Blanc, toujours et encore du blanc... Des fils blancs sur des murs blancs... J'ai horreur du blanc. Voilà ce que j'aimerais être capable de faire aujourd'hui : arracher d'un coup

sec tous ces tuyaux pleins de fausse vie.

II

Comme chaque matin, les muscles endormis de Lucien ne réagissaient que très mollement aux commandes que son cerveau ordonnait. Il découvrait quotidiennement, à l'aube, un nouveau corps, différent de la veille, auquel il fallait s'habituer alors qu'il changeait au fil de la journée. Le soir, celui-ci n'était déjà plus le même. Mais Lucien avait une telle force en lui qu'il avait décidé de prendre les côtés positifs de ces changements quotidiens, comme s'il avait en lui une nouvelle personne avec qui il fallait nouer connaissance. Il avait même désormais si bien déterminé les différents corps qui lui étaient imposés qu'il les avait affublés de petits noms. Il en comptait aujourd'hui trois : le *super*, le *bof* et le *mollo*. Celui du jour était le *mollo* – sans doute le plus pénible, car lorsqu'il se réveillait en sa compagnie, celui-ci traînait sa carcasse à n'en plus finir.

Si la volonté de Lucien était en berne aujourd'hui, s'il ne pouvait bouger le petit doigt, s'il se sentait si enfermé en lui, c'était que l'ensemble de ses membres venait de lui annoncer une grève surprise. Selon eux, elle n'était d'ailleurs pas si surprise que cela. Ils affirmaient en effet l'avoir mis en garde à plusieurs reprises. Ils la prononçaient donc aujourd'hui, avec force et arguments à travers celui qui les représentait officiellement : le petit juif.

— Pas le moindre mouvement ne sera effectué de la part d'aucun des membres jusqu'à nouvel ordre ! Et ce n'est pas la peine de négocier !

Lucien, par un secret accord avec son cerveau, tenta de passer outre et ordonna quelques légères oscillations qui restèrent vaines.

— Pourquoi ne voulez-vous plus exécuter mes ordres ? demanda-t-il sur un ton qui se voulait prudemment aimable.

En effet, il se souvenait très bien avoir eu récemment maille à partir avec l'un d'entre eux. Même si ce n'était que le fémur et que dans la position dans laquelle il était depuis plusieurs jours, celui-ci n'avait pas une importance capitale, il avait pressenti, au ton autoritaire que ce dernier avait employé en refusant de bouger le moindre os, qu'il y avait anguille sous roche. Le cerveau avait beau donner ordre sur ordre, pas un seul n'était exécuté. Pas un tressaillement n'était perceptible. La détermination silencieuse de l'ensemble des grévistes était farouche et imperturbable. Après plusieurs tentatives et autant d'échecs, Lucien demanda une réunion.

— Dites-moi au moins ce qui ne va pas !